TRISTAN GARCIA

LA MEILLEURE PART DES HOMMES

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

LA MEILLEURE PART DES HOMMES

Extrait de la publication

TRISTAN GARCIA

LA MEILLEURE PART DES HOMMES

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Les personnages de ce roman n'ont jamais existé ailleurs que dans les pages de ce livre.

Si le lecteur juge cependant qu'ils ressemblent sous certains aspects à certaines personnes réelles qu'il connaît ou qu'il reconnaît, c'est simplement parce que, plongés dans des situations parfois comparables, personnes et personnages n'agissent pas autrement.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À mes quatre parents, que j'aime également.
À Agnès.

LA PART DE CHACUN

Extrait de la publication

1

Willie

William Miller, sur les photos qu'il m'a montrées, paraissait un enfant renfermé, sage et anodin.

C'est à Amiens qu'il est né, en 1970, où il m'a toujours dit qu'il avait passé une enfance plutôt heureuse sur le moment et terriblement triste *a posteriori*. Il avait un visage clair et les sourcils fournis. C'était un élève besogneux, pas franchement brillant, et le seul souvenir de classe primaire qu'il ait jamais évoqué devant moi, c'était qu'il avait constamment envie de faire pipi et que les autres se moquaient de lui. Il pissait au lit, dans les draps. Mais bon, visiblement, à part ça, ce n'était pas à proprement parler un « martyr ».

Son père, d'origine juive ashkénaze, travaillait dans les tissus, il a tenté de tenir une boutique à Amiens, près de la mairie, qui n'a pas marché, et il est passé vendeur dans un beau grand magasin de blanc.

Sa mère était à la maison.

William avait deux frères, dont je ne connais pas les prénoms. Il était le plus jeune. Assez vite, il a porté des lunettes. Ses parents ont divorcé quand il avait dix ans. William est demeuré auprès de sa mère, dans la maison à côté d'Étouvie. Le père a pris un appartement. William ne le voyait pas, ou

Extrait de la publication

peu, de loin. Le père, lorsqu'il devait passer le prendre pour un week-end, le laissait chez la tante, à Compiègne, là où William aimait bien jouer au roi et au chevalier, dans les ruines du château, près du parking.

Un jour que l'on discutait, sur une banquette de cuir, près du bar, en tournant sa grosse montre d'argent, tout en réajustant sa perruque, il éclatait tout le temps de rire, il m'avait expliqué, je m'en souviens :

« À l'époque, je trouvais ça normal, je me sentais ni bien ni mal, tu vois. Maintenant que je connais la vie, je sais que c'est d'une tristesse infinie. »

Il souriait. Ses frères étaient grands – le premier, je crois, est dans l'administration, le second a fugué, il est parti en foyer, puis dans l'armée. À partir de huit ou neuf ans et tant qu'il fut adolescent il n'avait eu d'autre rapport avec eux, en gros, que les « salut, il y a quelque chose dans le frigo ? ». Il grossissait.

« Rétrospectivement, on se rend compte du nombre de silences qu'il pouvait y avoir dans une maison comme ça, où l'amour était cassé, tu sais. Comme une corde… »

Il faisait du tennis. C'est son père qui l'avait inscrit, pour faire du sport. Il n'aimait guère son corps, il aurait voulu qu'on le laisse en paix. Il jouait relativement mal et il restait des heures entières aux toilettes. Les années passant, il a connu quelques amies, que des filles. Il s'était fait des amis garçons, c'est vrai, au collège, il le disait, mais ce n'était jamais très profond. Il y a eu ce Guillaume, avec qui il pratiquait le tennis le dimanche, mais Guillaume est parti en lycée professionnel dans l'Est. Il était roux, il ne disait rien, il n'avait aucun sens de l'équilibre sur un vélo. Ce n'est pas allé plus loin que quelques goûters d'anniversaire, chez lui.

Il aimait beaucoup *Star Wars*, ça en devenait une vraie fixa-

Extrait de la publication

tion. Il rêvait sans cesse de Chewbacca, des Ewoks et de leur planète, de l'Empire, du *Millenium Falcon* et des Bipodes, les AT-ST de la base de Hoth. Il m'a dit une fois, quand les nouveaux épisodes sont enfin sortis, vingt ans plus tard : « C'était ma façon d'être un garçon. »

Lorsque quelqu'un sonnait à la porte, sa mère disait toujours : « On n'ouvre pas, va, on ne sait pas qui c'est. » Elle se souvenait peut-être du scandale causé par l'irruption dans leur maison, avant le divorce, de la maîtresse du père, furieuse, la chevelure rousse et bouclée.

William recevait souvent des coups de téléphone de filles, il a toujours aimé servir de confident – à ce qu'il disait du moins, parce que pour ma part je ne l'ai jamais vu *écouter* quelqu'un : c'est toujours lui qui parlait, les amis qui essayaient de comprendre.

Au lycée, il était discret, un élève moyen. On pouvait lire au stylo rouge sur ses copies : « brouillon », et sur ses bulletins : « passable ». On l'a renvoyé vers une section économique et sociale, et il s'est retrouvé avec le bac sans même l'avoir demandé. Il portait les cheveux mi-longs, à l'époque, comme personne en particulier, il n'avait pas d'idole de ce type, il me semble. C'est juste qu'il n'allait pas chez le coiffeur. Et il portait des chemises. Il avait cette lèvre retroussée qui plairait plus tard à tout le monde, et qui était pour l'instant couverte d'un duvet pas franchement élégant – même propre, il avait quelque chose d'un peu sale. Il écoutait de la musique classique en compilations et de la variété française. Quand il a voulu lire de la poésie, à cause du professeur de français, il a découvert le rock, mais il ne l'a jamais franchement exploré. Il aimait quand même les musiques de danse, mais pas la danse. Il n'essayait pas d'expliquer, il haussait les épaules. Ce qu'il aimait, eh bien… Je crois qu'il ne savait pas à quoi il appartenait.

Extrait de la publication

Il n'a pas détesté son père tout de suite, c'est venu progressivement. Il a appris à s'exprimer en disant petit à petit du mal de lui, aux gens, aux inconnus qu'il rencontrait. Il a choisi une petite chambre en cité universitaire, pour entrer en école de commerce.

Au début, il correspondait quand même au profil. Un peu trop timide, mais il souriait bien lorsqu'on lui tapait sur l'épaule, il parlait mal, mais il avait une bonne manière de le faire, intéressante. Il traînait de grosses mains poilues, qui le gênaient, et il n'était pas très à l'aise sous la cravate, par contre il avait de l'esprit, il était vif, et il savait remplir un vêtement, quand il le fallait.

« Tu es comme un papillon qui sort de sa chrysalide, tu vas déployer tes ailes, William », lui avait dit son patron, pour son premier stage en entreprise. Il vouait à ce type une admiration sans bornes : un bon vivant, un actif, qui maîtrisait la vie jusqu'au bout, avec ce petit claquement de doigt qui fait toujours penser à la vérité.

Il n'a pas vraiment compris ce qui se passait, il l'a mal vécu, comme une sorte de scandale et de fausseté, même si personne n'a su. Alors William est parti d'Amiens, il avait à peine dix-neuf ans, en 1989, l'année où le mur de Berlin est tombé, mais de quel côté ? comme il disait toujours.

« De quel côté il est tombé, hein ? Tu peux me le dire, toi ? »

Il a débarqué à Paris, gare du Nord – pas d'emploi, pas grand-chose, comme un moins que rien.

Il a rencontré Doum un an et demi plus tard, en juin.

Extrait de la publication

2

Doumé

Dominique Rossi a toujours eu la belle gueule d'un homme mûr, responsable et doucement sculpté par le temps ; simplement, à vingt ans, ça ne lui allait pas. Il fallait qu'il attende un peu pour faire son âge.

Son village natal se situait juste à côté de Calenzana, en Corse, à quelques kilomètres de L'Île-Rousse et de Calvi. Son père était médecin, un grand médecin. Il a eu cinq grands frères, et pas de sœur. Il était le dernier, ben voilà.

Sa mère ? Italienne, il lui doit de longs cils noirs, et le reste, c'est déjà pas si mal.

Il a grandi dans une grande maison, au pied des montagnes. Ils partaient skier dans les Alpes, l'hiver, ils s'en allaient en Sicile, puis en Tunisie, l'été, où ils possédaient de belles résidences secondaires, tertiaires, etc.

Le père, Pascal, n'a jamais entretenu des rapports très clairs avec les indépendantistes, c'était un peu un intellectuel et plus tard il a souvent, disons, chapeauté les jeunes qui commençaient à s'organiser au début des années soixante-dix. Il possédait une vaste bibliothèque, il ouvrait à sa manière les jeunes Bastiais à cette idée que la Corse avait toujours été, historiquement, dominée. Sauf quand cet opportuniste rusé

de Paoli avait… Mais c'est une autre histoire et elle a fini avec les Français. Pascal Rossi n'était pas partisan de quoi que ce soit. Non, c'était un amateur, une forte barbe, qui fumait la pipe et qui réfléchissait. Il parlait le corse depuis qu'il l'avait appris dans les livres. Pour discuter avec les vieux. Il encourageait les jeunes à renouer avec leur langue, il leur montrait comment le continent exploitait de plus en plus l'île, sans y apporter infrastructures ou perspectives d'emploi. Le chômage commençait à pointer.

Dominique s'en souvient, dans le salon de bois, à l'étage, il y avait là Alain, François, Jean-Claude, et l'autre Alain. Il ne disait jamais les noms, il disait : « Vous les connaissez, lisez les journaux. » Ils étaient un peu plus âgés que lui, qui restait dans le coin, il n'avait pas le droit de boire de l'alcool avec eux, sa mère le surveillait sous son châle – sur ces choses, elle était aussi sévère que son père était libéral.

Puis il y aura Aléria, la clandestinité, et la fondation du FLNC. On dit que c'est son père qui a ouvert la porte à Jean-Claude, le soir de la fusillade, un peu après. Il n'était certainement pas d'accord avec la stratégie de la clandestinité et de la lutte armée, il ne l'a jamais été. Jean-Claude faisait partie des fugitifs recherchés sur l'affiche, la fameuse affiche. Dans la lutte au sein des premiers Bastiais, il avait flingué l'autre Alain à moto, proche du PC, en ce temps-là, à cause de l'embrouille pour l'exclusion d'Orsini. Et pour Pascal Rossi, le deuxième Alain était comme un fils, un sixième fils.

« Il avait quelque chose de biblique », soupirait Dominique.

Je ne comprenais rien à ces histoires.

Pascal Rossi a ouvert la porte de sa grange, il s'apprêtait à faire quelques menus travaux d'entretien. Jean-Claude, l'assassin d'Alain, en fuite, venait demander de l'assistance ici, par hasard, après avoir traversé du maquis, sans savoir

Extrait de la publication

que c'était la propriété de Pascal Rossi, le « père » d'Alain, son protecteur. Jean-Claude est resté pétrifié. Normalement, il l'aurait…

Pascal Rossi l'a fait entrer et l'a soigné, en mettant les choses au point : « Je ne suis pas d'accord avec toi, et tu as tué Alain, je devrais te livrer aux gendarmes, mais je ne les appellerai pas avant demain midi, tu comprends. Tu peux dormir et tu peux manger. Demain, s'il le faut, je participerai à la battue avec les gendarmes, par contre, tu le sais. »

« Il le connaissait depuis tout petit, tu comprends… »

Il a été tué, un mois après. On dit que Pascal n'était pas loin.

Doumé fit la moue : « C'est ce qu'on appelle l'hospitalité corse, tu comprends. Ça m'a toujours fait chier, ces conneries de mâles qui jouent à toute cette virilité d'honneur, et vas-y qu'on s'embrasse, qu'on se respecte, qu'on s'entretue, et tout ça avec le "Code", tu comprends. Merde, le communisme, c'était vachement plus féminin, tu sais, plus théorique, et plus sensible. »

À dix-sept ans, il est parti sur le continent, à Nice, au lycée puis en classes préparatoires. Il n'y a jamais eu d'université contrôlée par les indépendantistes, surtout à Corte, tous les militants, dans les années soixante-dix, sont venus de la fac de Nice. Doum ne pouvait plus les blairer. Ils lui parlaient tous de son père, et son père lui parlait toujours d'eux.

Dominique a travaillé seul. Il a bien travaillé, sérieusement, et il s'est rapproché progressivement des gauchistes, dans ces années-là, pour ne pas trahir tout à fait les jeunes indépendantistes, qui traînaient dans le coin, mais pour ne pas non plus rester comme un con avec eux.

Il étouffait.

« Nice, c'était encore l'île. C'était beau, à part la place Masséna, j'en ai pas profité une seule seconde. »

Extrait de la publication

Quand il a été reçu dans une grande école, il est monté à Paris. Paris, c'était autre chose. Il sourit.

« J'avais la gueule corse carrée, et des boutons, encore pas mal – mais bon, j'étais déjà sorti avec des filles, un petit peu.

« J'ai fait ça la première fois à Paris, en banlieue, chez le père d'une copine. À côté de la vaisselle, sur un lit pliant, sous le buffet, super souvenir. »

Il hausse les épaules.

« Je me souviens plus. Après j'ai nettoyé les plats et on a rangé les couverts. Le ménage, quoi, le couple, tu vois. J'ai tout de suite compris le guêpier. »

J'ai hoché la tête.

« J'ai lâché les études, plus ou moins, j'ai milité. J'avais quand même du coffre. Je connaissais la rhétorique, une manière de faire peur, le chantage théorique. J'ai gardé ça, c'était une bonne chose, un véritable acquis. Disons qu'à l'époque, j'ai utilisé ça pour la lutte des classes, ce que j'avais appris dans le salon en bois de mon père, au premier étage. Ah… Le Parti, l'Organisation, comme on disait. Deux, trois ans de ma vie, pas plus. Est-ce qu'on y croyait ? Ça, oui. Mais, tu vois, ensuite, les années quatre-vingt, *Stand* et tout ça, ça on n'y croyait pas, non, on était vraiment ça, on défendait ce qu'on était, on essayait d'exister, c'est tout. C'est différent. Dans l'Organisation, par contre, on se battait pour des idées, auxquelles on croyait. Mais des idées, tu vois. Pas pour nos propres corps.

« L'Organisation, idéologiquement, était tenue par Elias. Après Overnay, son assassinat, on a longtemps hésité à passer à la violence – et nous, on arrivait à la fin des débats. Elias était pour. Daniel, qui s'occupait du politique, du concret… Pour autant qu'il y a eu quoi que ce soit de concret, ces années-là, où on battait sa coulpe pour célébrer la Prati-

Extrait de la publication

que, mais bon, qu'on ne pratiquait jamais… Enfin bref, lui, Daniel, il était contre. Il a dissous le Parti, il en a fondé un autre, qui est devenu un club, plutôt une association, en fait, ensuite, deux ans plus tard. C'était plus traditionnel, disons, avec des transfuges qui allaient nourrir les effectifs du Parti socialiste, avant la victoire de 81. Moi ? J'ai voté Mitterrand.

« Trois ans plus tard, Elias, le théoricien des foyers de libération et de la lutte front contre front, grand stratège de la convergence d'avant-garde… Un type selon qui on devait toujours réfléchir à pourquoi ceux qui ne réfléchissent pas avaient raison, tu vois, les ouvriers, et qu'il fallait les éduquer de manière qu'ils nous montrent la voie, il paraît que c'était dialectique, on se prenait surtout de grosses claques aux sorties d'usine… Enfin, bref, un type qui citait Marx quand tu parlais, qui citait Lénine quand tu citais Marx, Liebknecht quand tu citais Lénine, Pannekoek quand tu citais Liebknecht, Mandel quand tu citais Pannekoek, et Mao quand tu finissais par citer Mandel – et quand tu citais Mao, il te faisait venir l'ouvrier de Billancourt… Et si t'étais ouvrier à Billancourt, ben alors il te clouait le bec avec Lénine. Elias, bref, je te présente pas.

« Un type que je craignais, Elias. C'était presque par culpabilité envers lui, qui symbolisait le prolétariat, la misère et l'antifascisme à lui tout seul, ce qui est quand même ironique pour un fils de grand industriel, spécialisé dans le bois africain… Bref, deux ans plus tard, il était devenu religieux… »

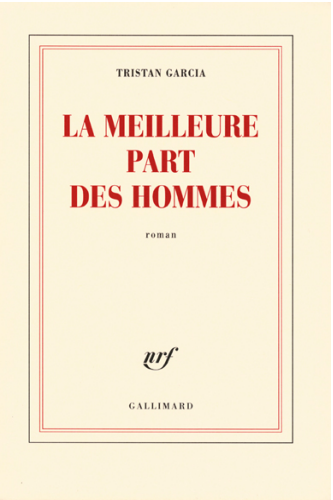
Doumé rigola : « Je m'étais même pas aperçu qu'il ne l'était pas encore, à l'époque…

« À part des "interventions", le foutu Parti n'a jamais rien fait, à Paris, et j'y ai passé trois années. J'ai rien appris, mais ça m'a aidé, pour la suite, pour la vie.

La part de chacun 11
La joie et la maladie 33
Rencontres 51
Chacun prend sa part 69
La gloire des hommes 85
La haine est belle 115
Il faut prendre parti 147
L'amour vrai 173
La justice 197
Le bonheur 217
La paix avec le passé 225
Séparations 241
La vie 257
La meilleure part 299

Remerciements 307

Extrait de la publication



La meilleure part des hommes
Tristan Garcia

Cette édition électronique du livre *LA MEILLEURE PART DES HOMMES* de *TRISTAN GARCIA* a été réalisée le 16/10/2008 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 14/05/2008 (ISBN : 9782070120642)
Code Sodis : N02312 - ISBN : 9782072023125

Extrait de la publication